

LITTERATURE

LA LITTÉRATURE HONGROISE DE TRANSYLVANIE (1927-1933).

GÉNÉRALITÉS. — L'auteur de ce compte rendu se propose d'esquisser le tableau de la littérature hongroise de Transylvanie¹. Avant d'analyser l'évolution des divers genres littéraires, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur l'organisation de la vie littéraire en Transylvanie. Pendant les premières années qui suivirent l'occupation du pays par les Roumains, on ne fit que des tentatives plus ou moins éphémères pour faciliter l'édition de livres nouveaux, la fondation de l'*Erdélyi Szépművés Céh* (Corporation des écrivains de Transylvanie) marque le commencement d'une période de rénovation. Accordant à ses collaborateurs des honoraires convenables et basant son activité plutôt sur des souscriptions que sur le commerce des librairies, cette corporation réussit à assurer la parution régulière de plusieurs séries de romans, de nouvelles et de poésies. En 1926 elle donna naissance à l'« Hélicon », association libre des écrivains transylvaniens, formée sur le modèle du célèbre « Hélicon de Keszthely ». Comme le mécène de celui-ci fut le comte Festetich, l'« Hélicon de Marosvécs »² a pour protecteurs le baron János Kemény, lui-même écrivain de qualité et le comte Miklós Bánffy, ancien ministre de Hongrie. La revue de cette association, l'*Erdélyi Helikon* fut rédigée par Aladár Kuncz jusqu'à sa mort en 1931. Malgré l'esprit conservateur et même aristocratique de cette association, elle semble aspirer à la création d'œuvres remarquables qui passeront pour classiques — tout le monde est d'accord pour reconnaître les grands mérites de l'« Hélicon » dans le renouveau des lettres transylvaniennes. Il faut encore remarquer que ce foyer intellectuel commence à exercer son action aussi dans les autres états successeurs³ : il n'hésita pas à éditer le beau roman de Kornél Szenteleky, écrivain de Yougoslavie (*Isola bella*, 1931) et même celui du romancier saxon Menschendorfer (*Corona*, 1933). D'autre part, l'« Hélicon » collabore avec la « Société Kazinczy » de Košice-Kassa et avec l'« Athenaeum » de Budapest⁴.

(1) Pour les années 1919-1926, cf. l'étude de L. György, REH, 1928.

(2) Dénommé ainsi d'après le château du baron Kemény, où ont lieu les réunions annuelles de l'association.

(3) V. le programme formulé par M. J. Dsida, *Erdélyi Helikon*, 1930, p. 24.

(4) Pour les derniers projets et l'avenir de l'« Hélicon », cf. l'article de M. J. Szentimrei, *Az elmélyülő Helikon, Ellenzék*, 16 juillet 1933.

Bien que Kolozsvár (aujourd'hui Cluj) soit le centre de la vie intellectuelle de Transylvanie, presque chaque grande ville hongroise a sa société littéraire; il suffira de nommer la « Société Szigligeti » à Nagyvárad, la « Société Kölcsey » à Arad. Les gens de lettres et les savants catholiques ont fondé, il y a peu d'années, « l'Académie catholique de Transylvanie ».

Quant aux revues, nous ne pourrions citer, après l'*Hélicon*, que le *Páztortűz* de Kolozsvár, le *Korunk* [Notre époque], organe des écrivains socialistes, qui paraît également à Kolozsvár, l'*Erdélyi Múzeum*, bulletin de la « Société du Musée de Transylvanie » (Erdélyi Múzeum-Egyesület), le *Vasárnap* [Dimanche] de Arad dont le mérite consiste à découvrir les talents de la jeune génération, etc.

Quelle est l'attitude de la littérature hongroise vis-à-vis de la littérature roumaine ? Quoique les problèmes de notre vie littéraire ressemblent à beaucoup d'égards à ceux de la littérature roumaine de Transylvanie, les relations réciproques ne sont ni nombreuses ni considérables. Les lecteurs hongrois connaissent fort peu la littérature roumaine, même les anthologies de poésies roumaines traduites en hongrois (comme *Műfordítások román költőkből*, Cluj-Kolozsvár, 1928, éd. de l'« Erdélyi Irodalmi Társaság ») ne sont guère répandues. Toutefois nos meilleurs poètes s'essayent à nous faire comprendre les beautés de la poésie roumaine. Signalons ici les traductions d'Áprily, de Marie Berde (« *Luceafărul* » d'Eminesco), de Tivadar Fekete (*Szerelmes kert* 1923, *Klasszikus kert* 1932), de E. Kádár (*A havas balladái*, Chansons populaires roumaines, 1932), etc.

Après ces indications d'ordre général, il faudra aborder l'étude des genres littéraires. Nous commencerons par le roman qui occupe une place prédominante dans la littérature transylvanienne. Ensuite nous passerons en revue les derniers recueils de vers, pour terminer par quelques observations sur les œuvres dramatiques.

I. — LE ROMAN. — Si quelqu'un avait à étudier l'évolution des genres dans la jeune littérature transylvanienne, il aurait à expliquer la prépondérance du roman et particulièrement celle du roman historique. Ceux qui, comme M. Elemér Jancsó, accusent nos écrivains d'avoir négligé les exigences nationales et sociales des lecteurs hongrois¹, considèrent la préférence du passé comme une sorte de refuge pour échapper aux problèmes du présent. Nous pensons que la plupart des

(1) *Az erdélyi irodalom útjai 1918-1931*. [Les directions de la littérature transylvanienne]. Tirage à part de l'anthologie. *Új arcvonal*, Cluj-kolozsvár, 1931, p. 15.

romans historiques, en dehors de la réalisation d'un but purement artistique qui consiste précisément dans l'évocation du passé, sont en relation plus ou moins étroite avec les événements contemporains. Si l'on jette un coup d'œil sur les traditions du roman historique dans la littérature hongroise, on voit aussitôt que peu d'ouvrages de ce genre ont été conçus selon le principe de « l'art pour l'art ». Ainsi, à la veille de la révolution de 1848, le baron Eötvös n'hésita pas à évoquer le tableau grandiose de *La Hongrie en 1514*, pour montrer la force de la paysannerie acharnée. En essayant de grouper par matière les meilleurs romans historiques de Transylvanie, on arrive à constater qu'ils représentent justement les périodes qui peuvent servir d'exemple à nos jours.

Plusieurs romanciers puisent leur sujet dans les tristes événements du début du XVI^e siècle (époque de la bataille de Mohács, 1526). Mme Irène Gulácsy, originaire de la région de Szeged et auteur d'une série de nouvelles réalistes, à la manière de Tömörkény¹, fit paraître en 1927 les *Fekete vőlegények* [les Fiancés noirs], le meilleur roman de la littérature hongroise contemporaine. Cet ouvrage, dont le titre symbolique peut être comparé aux « Fils de la Mort », *Halálfiak* de Babits, renferme l'histoire d'une génération décadente et condamnée à la défaite complète. Elle est représentée par Pál Tomori, archevêque et chef de l'armée hongroise dans la bataille de Mohács ainsi que par Imre Czibak, qui plus tard fut prince de Transylvanie. Bien que Mme Gulácsy reste fidèle à l'interprétation traditionnelle des faits historiques, elle sait admirablement ranimer les détails, rendre les caractères plastiques, puissants et profondément humains. L'impression qui se dégage du roman est plutôt pessimiste : la perte de noblesse et du haut clergé est considérée comme un malheur national dont les effets se feront sentir pendant plus d'un siècle. Le roman de M. Géza Tabéry, intitulé *Vértorony* [La tour ensanglantée, (Budapest, Athenaeum)], représente une conception nettement opposée à celle de Mme Gulácsy. M. Tabéry, en comparant les résultats de la révolte des paysans en 1514 à ceux de la défaite de Mohács, arrive à constater que les historiens hongrois qui témoignent de si peu de sympathie pour les 20.000 paysans tués en 1514, attribuent une importance exagérée à la perte de la noblesse à Mohács. En réclamant contre cette injustice de l'historiographie hongroise, il insiste sur la vitalité des grandes masses populaires. Malgré le naturalisme des détails, la conception du roman est nettement romantique :

(1) Son dernier recueil de nouvelles porte le titre « *Átal a Tiszán* » [Au-delà de la Tisza], 1927.

le héros, Gergely Darvadó, qui, après avoir été page à la cour du primat Hyppolite d'Este, finit par devenir apôtre fervent de la Réforme, semble concentrer en soi toutes les tendances de l'époque. Cette ascension vers la vérité nouvelle représente en même temps le protestantisme et la démocratie fougueuse de l'auteur.

Voilà deux aspects de la Hongrie du XVI^e siècle, en lutte avec ses ennemis ainsi qu'avec ses forces internes. Un autre groupe de romans historiques traite de la lutte séculaire des Hongrois contre l'oppression des Habsbourg. L'œuvre représentative de ce groupe est *Pax Vobis* (Athenaeum-ESzC¹, 1930), le nouveau roman de Mme Gulácsy. L'auteur de ces trois gros volumes essaye d'expliquer la bienveillance de l'empereur Joseph I — d'où résulta la paix de Szatmár, marquant la fin de la guerre d'indépendance des *Kuruc*, — par son amour pour la comtesse Marie Pálffy, fille d'un général hongrois. Dans la description de la cour viennoise il est facile de découvrir maintes réminiscences de Jókai. Les caractères tels qu'ils se dessinent au cours des aventures romanesques, ont moins de relief et de variété que dans les *Fiancés noirs*. On aurait dessiné au cours des aventures romanesques, ont moins de souhaité une langue plus riche, plus colorée pour représenter l'époque du baroque, si importante dans l'histoire de la civilisation hongroise. L'auteur du *A sibói bölény*, [le Bison de Sibó (ESzC, 1929)], M. Joseph Nyirő, semble être tombé dans l'erreur contraire. Dans son roman, traitant de la vie du baron Wesselényi aîné, il reste fidèle à sa manière d'écrire des nouvelles dramatiques². Il compose ses chapitres comme les scènes d'un drame, et s'exprime dans un style expressif, plein de mouvement lyrique et de tension intérieure. Satisfait de cette série de brillants tableaux et de scènes poignantes, il n'y ajoute rien pour marquer l'unité de la conception du roman. Tandis que Mme Gulácsy, peu soucieuse des détails, ne perd jamais de vue l'ensemble, M. Nyirő reste toujours, même dans ses romans³, un excellent auteur de nouvelles.

Cependant nos romanciers ne se contentent pas de puiser dans l'histoire de Hongrie et de Transylvanie. M. Georges Szántó, peintre, devenu aveugle dans la Grande Guerre, a su évoquer dans une série de romans remarquables le souvenir

(1) ESzC = édition de l'« Erdélyi Szépmíves Céh » (v. Généralités, p.).

(2) Son dernier recueil de nouvelles (*Kopjafák*, 1933), vient de paraître.

(3) Son autre roman, (*Isten igájában*, [Sous le joug de Dieu] (ESzC, 1930) est plutôt une sorte d'autobiographie romancée, où il s'occupe surtout de l'évolution de sa vie religieuse.

de Marlow, auteur de Faust (*A földgömb*, « Le Globe ») de Mata-Hari, de Cléopâtre (Dernière aube, première aube « *Utolsó hajnal, első hajnal* »), ainsi que celui d'Alexandre Csoma de Kőrös, célèbre voyageur hongrois (*A bölcső*, « Le berceau »). Le héros du dernier roman de M. Ernő Ligeti (*Az idegen csillag*, « La vedette étrangère », ESzC, 1932) est Ira Aldridge qui brilla au XIX^e siècle, après Kléan, dans les meilleurs rôles de Shakespeare. L'isolement tragique de ce grand Nègre, détaché de sa race, est caractéristique pour toutes les minorités...

Malgré la vogue des romans historiques, les romanciers ne négligent pas non plus les problèmes du présent. Quelques-uns d'encre eux, comme Moïse Székely, auteur de *Zátony* [la « Basse », Budapest, Génies, 1932] ont subi l'action de la littérature « défaitiste » d'après-guerre. Les héros passifs de Székely, s'ils pouvaient passer pour vrais, nous feraient désespérer de l'avenir de la minorité hongroise de Transylvanie. On trouve plus de finesse et d'observations exactes dans les romans de MM. E. Kádár et E. Ligeti, quoique celui-ci se montre parfois un disciple tardif du bovarysme, en mêlant à l'influence de Flaubert quelque peu de la mélancolie de *la Mort à Venise* de Th. Mann (*A Kék barlang*, « La grotte bleue », ESzC, 1927) et que celui-là cherche à introduire dans le roman les types plus ou moins abstraits de Freud et de Weininger (*A fekete bárány*, « L'agneau noir », ESzC, 1930). La vie des petites villes de Transylvanie est décrite avec beaucoup d'art et de précision par M. Benő Karácsony (*Pjotraska*, 1927. *Uj élet Kapujában*, 1932, « Au seuil d'une vie nouvelle). A ce propos on ne pourrait passer sous silence le roman posthume d'Aladár Kuncz, dont le « Noir-moutier » (*Fekete Kolostor*) restera une œuvre classique de la littérature hongroise². Dans *Felleg a város felett*, « Le Nuage sur la ville » (ESzC, 1931) il évoque le tableau de l'ancien Kolozsvár, avec toutes ses figures caractéristiques. « La Société Anonyme Metania » (*Metánia rt.*) de M. Charles Molter est issu du même réalisme d'observation, bien qu'elle soit l'histoire d'une entreprise utopique. Parmi tous ces romans dont les sujets sont puisés dans la vie contemporaine, le meilleur et le plus achevé est peut-être le « Tremblement de terre » (*Földindulás*, ESzC, 1930) de Mme Marie Berde. C'est la tragédie des grandes propriétés rurales, ruinées par la réforme agraire. L'auteur, comme M. Tabéry, a confiance dans la vitalité du peuple : c'est pourquoi la petite noblesse doit être sauvée par l'énergie et la force vitale des paysans. L'union de ces deux classes si distinctes dans

(1) Tous ces romans ont paru dans la série des (*Halhatatlan Könyvek* [Livres immortels] de l'édition Dante à Budapest.

(2) Cf. Revue des Etudes Hongroises, XI^e a. p. 119-120.

la hiérarchie de l'ancienne Hongrie, est symbolisée par le mariage de Claire Kathona avec Dáné, le brave instituteur du village. C'est le seul roman qui offre une solution pour l'avenir des Hongrois restés en Transylvanie.

On ne pourrait terminer cette revue sommaire des meilleurs romans de Transylvanie, sans rendre compte de l'activité de M. Áron Tamási. Il est le vrai rénovateur de la littérature dialectale; dans ses romans (*Szűzmáriás királyfi*, 1928, Le prince de Notre-Dame; *Címeresek*, 1930, Les Noblieux; *Ábel a rengetegben*, 1933, Ábel dans la forêt; *Ábel a társadalomban*, Ábel dans la société, en cours de publication dans les « Brassói Lapok »), ainsi que dans ses recueils de nouvelles (*Hajnali madár*, 1929, Oiseau de matin; *Helytelen világ*, 1930, Le Monde à l'envers), il manie avec beaucoup de goût et de raffinement artistique le dialecte székely (ou pour mieux dire, une langue forgée, à la Mistral, du mélange de tous les parlers székely). Quant à ses idées, on y peut distinguer, avec M. Reményik¹, deux faces opposées de sa personnalité : l'une est caractérisée par l'énergie de la race qui se manifeste dans les luttes politiques et les controverses sociales (v. les « Címeresek »), l'autre se distingue par la naïveté et l'humour du conteur primitif. Par l'inégalité de son talent qui résulte de la lutte continue de ces forces intérieures, M. Tamási est encore loin d'être reconnu comme le vrai représentant de l'âme transylvanienne. Certains critiques comme MM. Kristóf² et Rass³, continuent à se déclarer hostiles à toute littérature dialectale.

II. — LA POÉSIE LYRIQUE. — Bien que les recueils de vers, édités souvent aux frais de l'auteur lui-même, se fassent de plus en plus rares en Transylvanie, — il en a paru encore vingt-six en 1930 et seulement huit en 1931 — les dernières années marquent une période de transition dans la poésie hongroise de ce pays. Cette transition résulte, d'une part, des changements que subissent le nombre et le groupement des poètes : quelques-uns d'entre eux, comme M. Lajos Áprily, qu'on avait souvent pris pour l'incarnation classique de l'esprit transylvanien, sont venus s'établir à Budapest qui, peu à peu, commence à redevenir le foyer intellectuel de la nation entière. D'autre part, cette évolution est caractérisée par le manque d'unité, au point de vue des idées et de la forme. C'est pourquoi il serait difficile de tracer les grandes lignes d'évolution de la poésie transylvanienne. Aucun prestige littéraire ne s'impose d'une façon définitive : même celui d'André Ady

(1) *Erdélyi Helikon*, 1932 (v.), p. 625.

(2) G. Kristóf, *Kritikai szempontok*, Points de vue critiques, p. 104.

(3) *Erdélyi Múzeum*, 1933 (XXXVIII), p. 264.

qui prédomina pendant bien des années, commence à s'effacer. On en pourrait conclure à l'affermissement de la personnalité de nos poètes. Cependant il faut remarquer que presque aucun d'entre eux ne réussit à être généralement lu et connu, sans penser à la popularité d'un László Mécs. La poésie transylvanienne préfère s'enfermer dans sa tour d'ivoire; à peu d'exceptions près, elle reste froide, abstraite, sinon impassible. Le but et les moyens des poètes peuvent être bien divers, mais en général ils ont peu de rapport avec le goût et les besoins intellectuels des lecteurs. M. Alexandre Reményik, traducteur de Rilke, poète des réflexions et des méditations, aime à se plonger dans les profondeurs de son âme. Dans ses derniers recueils (*Két fény között*, Entre deux lumières, Budapest, Studium; *Szemben az örökméccsel*, Devant la veilleuse sacrée, Budapest, sans date, Studium; *Kenyér helyett*, En guise de pain, Magy. Prot. Irod. Társ.), il réussit à se créer, grâce à sa sensibilité idéaliste, une sorte d'équilibre et d'harmonie, donnant naissance à ses meilleures poésies, appuyées plutôt sur la forme intérieure que sur les effets de la versification. C'est lui qui témoigne le mieux de la conscience de la vraie vocation du poète et d'une connaissance parfaite du côté psychologique de la création artistique (*Gondolatok a költészetről*, Pensées sur la poésie, Arad, Vasárnap kt. 13. 1928). La poésie profondément humaine de M. Reményik est semblable à celle de Domokos Sipos, qui ne s'est révélée entièrement que dans un volume posthume, édité grâce aux soins de M. I. Szentimrei et orné de deux desseins suggestifs de M. Kós (*Vágtat a halál*, La chevauchée de la Mort, Cluj-Kolozsvár, 1928). Pour ce poète, les souffrances de sa longue et incurable maladie n'étaient qu'une source d'inspiration. Bien qu'il fût résigné à mourir bientôt, il ne cessa pas d'avoir pitié de tous ceux qui souffrent et qui meurent prématurément. D. Sipos mérite d'être rangé parmi les meilleurs poètes de la mort dans notre littérature.

La poésie de László Tompa (*Ne félj*, N'aie pas peur, ESzC. 1929) est toujours pleine de réflexion profonde et d'énergie virile. Elle nous fait sentir quelque chose du silence majestueux des grandes forêts de Transylvanie. Après avoir traversé une période de désespoir et de pessimisme, ce poète parvint à une étape de calme intérieur, et peut-être même d'optimisme, mais au prix des plus dures expériences. La vigueur de ses vers nous fait penser parfois à Vörösmarty.

Quant à la poésie très originale de M. János Bartalis (*Föld a párnám Erdélyi bukolikák*, Sur le chevet de la terre, Bucoliques transylvaniennes, ESzC. 1930), on l'a souvent comparé à celle de Walt Whitman, aux poètes allemands dits « cosmi-

ques », et même à la simplicité idyllique de J.-J. Rousseau¹. Je ne suis pas certain que M. Bartalis les ait jamais lus. En tout cas, ces comparaisons, citées à titre de curiosité, ne font rien comprendre du charme unique de cette poésie. Celle-ci, sous la forme rudement taillée du vers libre, reflète toute la vie d'instinct de l'homme qui reste en contact immédiat avec la terre. Elle donne du relief aux moindres détails d'une vie, simple et banale d'ailleurs, en les projetant sur le plan vaste et éternel de l'existence humaine. La poésie de M. Jenő Szentimrei (*Ki kell mondani*, « Il faut le dire », ESzC. 1930), prête, elle aussi, au rythme du vers libre l'élan d'un hymne collectif de l'humanité. Tandis que M. Bartalis chante le retour à la vie primitive, l'amour de la terre, M. Szentimrei semble lutter pour l'expression des souffrances de l'homme moderne. Le dynamisme intérieur qui anime chacun de ses vers, est opposé à l'impassibilité voulue qui cache les contours des impressions réelles dans la poésie de M. Lajos Olasz (*Barlanghomály, Clair-obscur de grotte*). ESzC. 1931. Ce poète, amoureux des abstractions mystiques, se plaît à sublimer ses sentiments jusqu'à ce qu'ils soient dépourvus de tout caractère individuel. Par la perfection de ses compositions, M. Olosz rappelle déjà plus d'une fois un de nos meilleurs jeunes poètes, M. Jenő Dsida, qui dans son premier recueil de vers (*Leselkedő magány*, Cluj, Minerva, 1928, La solitude aux aguets), s'est montré enclin à l'amour de l'irrationnel et du mystique. Depuis, il a bien prouvé la multiplicité de son talent (poésies d'inspiration catholique², traductions de Catulle, etc.).

III. — LE DRAME. — Les événements des dernières années n'ont pas favorisé l'épanouissement de ce genre dans la jeune littérature transylvanienne. Il est incontestable que la floraison du drame, mieux encore que celle de n'importe quel autre genre, dépend toujours des conditions réelles de la vie littéraire et théâtrale. Malheureusement la crise économique et la concurrence du cinéma ont réduit partout au minimum le nombre des théâtres et c'est pourquoi la plupart des écrivains ont recours aux autres genres comme moyens d'expression poétique. Quelques-uns d'entre eux continuent à garder la forme dramatique comme une espèce de composition extérieure, en la remplissant d'un contenu destiné plutôt à la lecture qu'à la scène.

Parmi ces œuvres poétiques et dramatiques à la fois il con-

(1) G. Kristóf, dans la revue *Pásztorút*, 1927 (XIII). p. 70.

(2) Parmi les poètes catholiques de Transylvanie il suffit de nommer l'abbé Károly Pakocs (*Jöttem Isten Városából*, Je suis venu de la cité de Dieu, Szatmár, 1929).

vient de citer en premier lieu le beau poème dialogué de M. Lajos Áprily, intitulé *Idahegyi pásztorok* [Les bergers de la montagne Ida, ESzC. 1930], où l'auteur, amoureux de l'idéal hellénique du beau, a su ressusciter la sérénité et la gravité majestueuse des épopées homériques, tout en comparant l'incendie de Troie à la perte tragique de la Transylvanie. M. Oszkár Bárd, un de nos meilleurs poètes-philosophes essaya d'inaugurer par son *Liszt* (ESzC. 1932) un genre nouveau, le « roman scénique » (Szinpadi regény). Loin de suivre la tradition des « biographies romancées », il chercha à esquisser dans 39 tableaux vigoureux et souvent pittoresques la vraie figure du grand artiste. Il le montre dans ses relations avec Lamennais — une des meilleures scènes du « roman » ! —, avec Chopin, George Sand, Lamartine et avec tant d'autres personnages représentatifs de son siècle. Influencé peut-être par la conception du *Verdi* de M. Franz Werfel, M. Bárd voit le tragique de Liszt dans sa rivalité fatale avec Wagner. Il ne manque pas d'insister sur la générosité, avec laquelle Liszt, après avoir reconnu la supériorité de l'œuvre wagnérienne, consentit même à la propager partout. Quant aux caractères de cet ouvrage si singulier — qui rappelle, dans une mesure, les drames biographiques d'un Bruckner ou d'un Bouhéliér —, il est dommage que l'auteur ait réduit l'analyse juste à l'essentiel et qu'il n'ait pas toujours réussi à saisir la complexité psychique de ses héros.

Parmi les drames proprement dits, citons la belle pièce de M. Miklós Kishán (le comte Miklós Bánffy) sur *Martinovics* (ESzC). Sans pouvoir créer une atmosphère vraiment tragique, l'auteur a réussi à mettre en relief la duplicité et la grandeur d'âme du célèbre conspirateur. En même temps, il a présenté sous un jour favorable la figure de Hajnóczy, caractère rêveur et romantique. Lorsqu'elle fut représentée au Théâtre National de Budapest, la pièce fut l'objet de discussions très vives.

Quant aux véritables succès du théâtre hongrois de Transylvanie, ils sont dûs plutôt à la mise en scène des pièces qu'à leur valeur artistique proprement dite. Parmi les auteurs de ces pièces « bien faites », MM. Sándor Hunyadi (*Feketeszártú cseresznye*, La guigne) et Otto Indig (*Torockói menyasszony*, La fiancée de Torockó) ont mis en scène la vie des minorités dans les états successeurs. On trouve plus d'élan poétique et de réalisme profond dans les pièces inspirées par la poésie populaire (*Síratóban*, Les pleureuses, par J. Szentimrei. *Júlia szép leány*, « La belle Julie », par J. Nyíró, etc.).

Bibliographie. — FERENCZI Miklós, Az erdélyi magyar irodalom bibliográfiája, 1927-32. Erdélyi Tudományos Füzetek, n^{os} 18, 21, 38, 52. — KRISTÓF György, Kritikai szempontok az erdélyi irodalmi

életben, Cluj-Kolozsvár, 1931. — TOLNAI Gábor, Erdély magyar irodalmi élete, Szeged, 1933. — VÁRKONYI Nándor, A modern magyar irodalom, Pécs, s. d. En roumain : Ion CHINEZU, Aspecte din literatura maghiară ardeleană, Cluj, 1931. (Pour la bibliographie détaillée cf. TOLNAI, o. c., pp. 133-8. Ajoutez : BERTHE Nándor, Tizennégy év az erdélyi magyar irodalom múltjából, Vasárnap (Arad), 1932, déc.).

L. GÖBL-GÁLDI.

BABITS Michel. — *Amor Sanctus. A középkor latin himnuszai*. [Les hymnes latins du moyen-âge], Budapest, Magyar Szemle Társaság, 1933, 253 p.

Michel Babits, un des meilleurs poètes et traducteurs de la Hongrie contemporaine, qui, par sa largeur de vue ainsi que par la multiplicité de ses connaissances philologiques, mérite parfaitement le nom de « poeta doctus », vient de publier sous ce titre emprunté à un hymne de Saint Bernard (pp. 132-3) une anthologie bilingue des hymnes latins du moyen-âge. Sans vouloir refaire le célèbre recueil de J. S. Phillimore (*The Hundred Best Latin Hymns*, London, 1926), qui est peut-être la meilleure introduction à l'hymnologie, il s'essaye à rendre accessible au public d'aujourd'hui, qui sait si peu de latin, une poésie millénaire, enfermée, en majeure partie, dans les textes liturgiques de l'église catholique. Même ceux qui en prennent connaissance au cours de leurs offices, oublient trop souvent que ces textes ecclésiastiques, rythmés et munis de l'éclat presque barbare des rimes sonores, font aussi partie de la poésie la plus pure et qu'ils ont été conçus selon les mêmes principes généraux de l'art que la poésie moderne. C'est à M. Babits que revient le mérite d'avoir révélé non seulement au grand public hongrois, mais aussi aux gens lettrés la beauté et la fraîcheur de cette poésie toujours vivante et d'en avoir tracé, dans une introduction magistrale, les grandes lignes d'évolution.

Tandis que l'« *Hymnus antelucanus de Saint-Hilaire* (p. 40 pourquoi ne pas traduire *Pictaviensis* ?) semble encore imiter la métrique puissante de la tragédie grecque et que Sédule (Caelius Sedulius) applique aux louanges de la Mère de Dieu le langage abstrait de Virgile, Prudence et Ambroise, dégagés de l'imitation servile de la poésie antique, témoignent déjà de plus d'originalité rythmique. Signalons dans ce recueil de morceaux si bien choisis l'oraison touffue et bizarre d'Hildebert de Lavardin (*Alpha et O, magne Deus*, p. 108), les hymnes splendides d'Abélard — à propos de l'hymne *In ascensione Domini* (p. 122) M. Babits a raison de rappeler l'influence de la poésie populaire (dans les notes, p. 236) — et ceux de Saint Bernard qui servent de prélude à l'art incomparable d'Adam de Saint Victor qui se distingue la perfection de la

forme ainsi que la variété presque inimitable des rimes et des rythmes. Jusque là, les auteurs d'origine française dominant dans cette collection. Après Guy de Bazoches, c'est le tour des Italiens. Grâce à ses merveilleuses traductions, Babits nous révèle des nuances inconnues même dans des poésies aussi célèbres que le *Dies irae* de Thomas de Célán et le *Lauda Sion* de Saint Thomas d'Aquin. A la fin du recueil, il n'oublie pas d'insérer quelques beaux hymnes hongrois, entre autres un cantique du grand primat Pierre Pázmány, qui, sous une forme empruntée à Balassa (*O gloriosa, o speciosa, stella luminosa*, p. 232), renferme déjà une série de pensées propres à l'époque du baroque.

Etant donné que la versification et les jeux de mots des poésies originales sont souvent, non seulement intraduisibles, mais aussi inimitables en une langue moins souple que le latin, le traducteur a dû se borner au choix des poésies relativement simples offrant des affinités avec son propre esprit créateur. Tout choix étant plus ou moins arbitraire, il suffit de rappeler qu'on aurait voulu lire une traduction moderne de la belle séquence de Geoffroi de Breteuil, dont une version très ancienne figure parmi les premiers monuments de la langue hongroise (*Complainte de Marie*). Il aurait été intéressant de comparer au « *Volek sirolm thudotlon* » d'un humble moine médiéval l'œuvre d'un poète du XX^e siècle. Un des hymnes de Fortunatus (*Vexilla regis prodeunt*, p. 72) figure aussi dans un recueil de textes ecclésiastiques du XVI^e siècle (*Döbrentei-kódex*); en comparant l'ancienne traduction à celle de Babits, on peut se rendre compte de l'immense progrès accompli par notre langue littéraire.

Quand à l'habileté du traducteur, il serait banal de dire que Babits surpasse de loin tous ses prédécesseurs. Ceux-ci n'étaient doués, pour la plupart que de peu de talent poétique. Par contre Babits fait passer toutes les finesses de ces poésies latines par le filtre de son âme de poète moderne : il y mêle parfois ses propres impressions tout en restant fidèle à l'esprit de l'original. Qui ne découvre aisément son ton à lui dans une telle expression *mert a magányost a magány nem vigasztalja igazán*. « Nam non est consolatio perfecta solitario » (pp. 174-5). Son langage est si riche et si varié qu'il sait animer d'un souffle profondément poétique même les vers paradoxaux d'Hildebert de Lavardin (pp. 108-9). C'est pourquoi on s'étonne de trouver quelques expressions peu convenables au style ecclésiastique : « Mors stupebit et Natura ». *Hökken Halál és Természet*, (pp. 162-3), « Mare Corallum jactitat ». *A Tenger korállal tele gög* (pp. 228-9) « Flabilis Aura sibilat ». *A pelyh (?) Levegő így dudál* (pp. 228-9), etc.

Ces petites taches — qu'il serait facile d'ailleurs de faire disparaître dans une seconde édition — sont loin de troubler l'harmonie parfaite de ces traductions; celles-ci reflètent l'évolution millénaire de l'hymnodique latine qui, par une mystérieuse sympathie intime, est de plus belle floraison en même temps que l'architecture gothique.

L. ARADI.

KOSZTOLÁNYI Dezső. — *Esti Kornél* (Editions Genius, Budapest, 1933).

Fiction, analyse, mais, sans être un roman, le livre de M. Kosztolányi doit retenir notre attention.

D'abord du point de vue de la forme. C'est une libération, une tentative pour sortir du genre romanesque sans renoncer à décrire les hommes et les choses sur le plan de la fiction, le seul qui puisse atteindre une vérité d'au delà les lieux communs.

C'est que le poète n'est pas un inventeur d'idées. Il cherche plutôt à saisir le côté sensible, concret de l'existence.

C'est ce que M. Kosztolányi a essayé. Comprendre la réalité vivante, le « vital », sans l'interpréter à travers les notions rebattues d'une philosophie usagée. Ne pas faire comme Zola par exemple qui a voulu voir la vie avec les lunettes faussées d'une théorie de l'hérédité qui était dépassée par les savants de son temps.

Esti Kornél, est donc un personnage dont la personnalité même reste sans limite, sans contour arrêtés, ce qui ne veut pas dire que sa silhouette soit floue. Elle est au contraire étonnamment précise, mais elle est partielle, voire même fragmentaire.

Esti Kornél, c'est un intellectuel, un poète hongrois qui vit dans la Hongrie de nos jours. Il ressemble étonnamment à Kosztolányi et jusqu'à s'y méprendre. Mais il ne faut pourtant pas se méprendre. Il contient des virtualités que la vie et sa discipline obligatoire ont étouffé chez Kosztolányi. Et puis, il y a tant de choses en moins qui sont chez son modèle vivant.

Le livre est extraordinairement vivant. Il ressemble à un scénario de film qui se composerait d'une succession de scènes décousues mais ayant pour héros central un même personnage. Nous le voyons enfant, adolescent, homme mûr, mais sans que ces phases différentes nous soient déroulées selon une rigoureuse ordonnance chronologique. S'il y a succession dans le temps, il n'y a pas développement. Des intermittences coupent la continuité. La seule unité est celle du moi.

Ce moi est un moi hongrois, un « je pense », qui organise le monde autour de lui. Un monde vu par une mentalité diffé-

rente de la nôtre, opérant et percevant selon des catégories qui ne coïncident pas totalement avec les nôtres, je veux dire avec celles d'un Français du même temps et du milieu social correspondant. Et pourtant, ce qui frappe le plus, ce n'est pas la dissemblance, car elle ne va jamais jusqu'à engendrer la dissonance. Le moi hongrois est prodigieusement proche du moi français. Esti Kornél est le contemporain de Salavin, des héros de Jules Romains, de Roger Martin du Gard, de Lacre-telle et de tant d'autres.

Esti Kornél nous apprend où en est la formation de la personnalité chez les Hongrois cultivés de 1933. A cet égard, la génération à laquelle appartient son auteur semble avoir accompli en Hongrie un travail analogue à celui qui s'est produit dans la Scandinavie des années 80-90. L'homme moderne cherche à se situer dans l'ensemble social. Il essaie de tracer ses limites, de reconnaître ses ressources. Rappelons-nous l'enquête d'un Barrès par exemple.

Esti Kornél signifie donc aussi une limite. Il marque la limite de l'individu hongrois conscient de son destin, en 1933.

Nul ne pourra pénétrer complètement le sens de la civilisation actuelle de la Hongrie sans lire et méditer le livre de Kosztolányi.

Ajoutons qu'il est écrit dans une langue d'une richesse peu ordinaire. Esti Kornél est un bel échantillon de ce que peut la langue hongroise de 1933.

A. SAUVAGEOT.

MOLNÁR Ferenc. — *A zenélő angyal* [L'ange musicien], 276 p., éd. Athenaeum, Budapest, 1933.

Il y a un quart de siècle environ, M. François Molnár débuta dans les lettres par la poésie, puis il passa à la nouvelle et au roman pour arriver rapidement à de retentissants succès de théâtre qui ne sont guère ralentis depuis. Pour couronner cette carrière déjà longue, où il a cueilli tant de lauriers, M. Molnár semble vouloir revenir à ses anciennes traditions, car il vient de publier un roman, intitulé « *A zenélő angyal* » (L'ange musicien).

Dans la Ville des Lagunes, Irma, jeune fille riche, s'éprend de l'ancien secrétaire de son père, Aurélien, qui en aime une autre, Judith, jeune fille pauvre, infirmière auprès de la mère d'Irma. Jalousie d'Irma, qui tente de jeter à l'eau son heureuse rivale, puis de la compromettre, en plaçant secrètement dans sa malle un bijou de grande valeur. Confusion d'Irma, et Judith s'en va habiter avec son amoureux, tandis qu'Irma s'enfuit cacher sa honte et son amertume dans son pays natal, au bord du Danube, mais non sans avoir contem-

plé d'abord, avec la mélancolie des choses inaccessibles, « l'ange musicien », décoration d'un tableau de sacristie et qui avait fourni à Judith le modèle de l'enfant qu'elle se propose d'avoir d'Aurélien...

C'est une histoire banale en soi, mais qui est rehaussée par le cadre merveilleux de Venise, dont l'auteur connaît mieux que quiconque les beautés cachées. Aussi les passages dans lesquels il nous révèle ces beautés sont-ils les plus beaux de son ouvrage. L'intrigue est, du reste, magistralement conduite, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un dramaturge aussi maître de son art que Molnár. Malheureusement, ce que le roman gagne par les qualités que nous venons d'indiquer, à savoir une composition excellente et quelques aperçus intéressants sur la ville des lagunes, il le perd par la trop grande banalité du sujet ainsi que par le peu de profondeur des problèmes qu'il traite. On dirait qu'il s'agit ici d'une pièce de Molnár, — choisie parmi les dernières — et que l'auteur aurait adaptée au roman. On trouve, en effet, dans cet ouvrage, tout ce qui fait la force et la faiblesse de Molnár : une intrigue bien menée, assez spirituelle, mais assez superficielle aussi, des personnages bien dessinés, mais futiles et qui ne nous intéressent plus à la longue.

Combien nous regrettons le temps, où François Molnár, jeune idéaliste, produisait des œuvres comme les « Gosses de la rue Pál » où il ne se souciait point du dosage psychologique à donner à ses personnages, ni de la pointe de la fin, ni d'autres considérations d'auteur savant ! C'était une œuvre qui avait jailli de son âme même et dont il n'a jamais pu retrouver l'inspiration malgré ses idées si fécondes et sa renommée mondiale...

G. SREM.

FARKAS Aladár. — *Artatlan vagyok* [Je suis innocent]. Edition de Pesti Hirlap, Budapest, 1933.

C'est un roman psychologique d'une rare finesse, l'analyse de l'état d'âme d'un homme qui, persécuté pour un crime qu'il n'a pas commis, s'efforce de se soustraire à son persécuteur et, dans ce désir intense, se meut de façon à avoir les apparences contre lui et finalement est à deux doigts de commettre véritablement un crime. Ce roman, qui vient d'être traduit en français, paraîtra prochainement chez un grand éditeur parisien; et il va également être publié en suédois. L'autre manuscrit de Farkas est également un roman qui portera le titre « Fièvre ». Ce roman paraîtra chez Dante.

Il faut espérer que l'occasion qui va être offerte à M. Aladár Farkas (frère du célèbre metteur en scène Etienne Farkas,

qui vient de tourner *La Bataille*, l'œuvre de Claude Ferrard, adaptée à l'écran), de parler à un public plus nombreux, lui permettra de donner pleinement sa mesure.

S.

UNE NOUVELLE TRADUCTION HONGROISE DE MADAME BOVARY.
[Gustave FLAUBERT. — *Madame Bovary*. Traduit en hongrois par Alexandre Hajó. Ed. Az Est. Budapest, 1933, 384 p.]

En Hongrie, l'art de la traduction en vers s'enorgueillit d'un glorieux passé. Depuis l'existence d'une vie littéraire proprement dite, les meilleurs représentants de la littérature hongroise se sont toujours adonnés avec un zèle particulier à l'interprétation d'ouvrages poétiques étrangers. Grâce à la ductilité du vers hongrois, capable de reproduire le rythme de n'importe quelle versification étrangère, nos poètes se sont toujours exercés à traduire ces œuvres non pas en prose, mais en vers, dans la forme même de l'original. C'était pour eux en quelque sorte un jeu, un relâchement, un exercice poétique, mais qui plus d'une fois a abouti à faire éclore de nouveaux chefs-d'œuvre et tout un art nouveau.

Cependant que l'art de la traduction poétique s'épanouissait ainsi à l'ombre bienfaisante de la tour d'ivoire et restait la préoccupation essentiellement artistique de quelques élus, les traductions en prose foisonnaient bien que réduites à une vie misérable. Le métier d'écrivain ne nourrissant guère son homme, nos littérateurs ont dû, de tout temps, se chercher des occupations supplémentaires et ils tâchaient d'en trouver qui se rapprochent du plus près possible de l'activité littéraire proprement dite. Ils ont été amenés ainsi tout naturellement à entreprendre des traductions en prose. On comprend donc pourquoi plus d'une traduction de romans étrangers, souvent même de peu de valeur, est signée d'un des meilleurs noms de la littérature hongroise; et aussi — si l'on n'oublie pas que ces traductions sont en général très mal rémunérées — pourquoi même les meilleurs traducteurs de romans donnent si rarement toute leur mesure.

On est donc en présence d'un curieux contraste : alors que les traductions poétiques montrent en général un niveau bien supérieur à la moyenne, les traductions en prose — faites sur commande et à date fixe — restent assez souvent inférieures.

Dans cette décadence de la traduction en prose, la critique est certainement pour beaucoup. C'est que les comptes-rendus de nos revues ne consacrent en général au travail de la traduction que quelques clichés bienveillants et sans conviction. Il suffit qu'une traduction se fasse lire facilement et qu'elle soit d'un bon style courant, pour qu'on la déclare excellente sans

avoir l'idée de la confronter avec l'original, ce qui pourtant bien souvent réserverait au critique des surprises savoureuses.

Il serait à souhaiter que l'une de nos revues ouvrit une rubrique à la critique des traductions de romans étrangers. Ce serait rendre un réel service à la langue hongroise, en même temps qu'à la littérature en général.

La REVUE, cela va de soi, ne peut entreprendre une telle tâche. Il faudrait qu'elle s'adressât à des lecteurs hongrois pour procéder, le cas échéant, à la confrontation si nécessaire de la traduction et de l'original. Mais comme elle entend enregistrer tout ce qui concerne les rapports intellectuels franco-hongrois, elle se réserve de signaler, de temps en temps, la traduction de romans et autres ouvrages français en hongrois.

Cette fois, il s'agit d'une traduction de *Madame Bovary*. Elle n'est pas la première. Il y a une vingtaine d'années, une première traduction fut publiée par Zoltán Ambrus, mort depuis, et qui fut un des chefs de la critique hongroise, un écrivain d'un style sobre et châtié, et, par-dessus le marché, un des meilleurs connaisseurs des lettres françaises en Hongrie. Tout de suite, on fut d'accord pour qualifier sa traduction d'excellente. Depuis, elle était même considérée comme le modèle du genre.

Aussi est-ce avec un certain scepticisme qu'on attendait la publication, annoncée par l'éditeur à son de trompe, de la nouvelle traduction due à M. Alexandre Hajó. Mais elle infligea un brillant démenti à tous ceux qui affirmaient qu'une seconde traduction de *Madame Bovary*, après le travail d'Ambrus, ne pouvait être que superflue. Il nous a rarement été donné de lire une version hongroise aussi naturelle, aussi bien venue, pleine d'aisance et de goût.

Après confrontation avec l'original d'une part, avec la traduction précédente d'autre part, on peut constater que M. Hajó connaît bien la traduction de son prédécesseur; qu'il n'hésite pas à la mettre à profit toutes les fois qu'Ambrus lui semble avoir trouvé l'unique solution possible; il ne s'en écarte pas pour la seule raison de faire quelque chose de différent; mais son travail est entièrement neuf et inédit.

La principale différence des deux versions résulte de la divergence des conceptions que se font les auteurs sur la traduction. Ambrus semble s'être donné comme but de traduire *chaque* mot de son texte, d'où le caractère gourmé et un peu artificiel de sa traduction. Là où cette méthode n'aboutit pas à un sens complet, au lieu de recourir aux ressources d'une adaptation plus libre, Ambrus maintient sa traduction textuelle, mais comme la lacune ainsi survenue dans le sens le gêne, il ajoute un mot ou deux, souvent même une phrase entière pour s'expliquer, ce qui amène un nombre incroyable de chevilles, et alourdit et allonge le texte : la *Madame Bovary* d'Ambrus

est plus longue que celle de Flaubert, alors qu'en général l'expression hongroise est plus lapidaire que l'expression française. On se demande comment, malgré de tels défauts, l'ouvrage d'Ambrus a pu passer pendant vingt ans pour un modèle de traduction.

M. Hajó a su se garder de ces erreurs. Au lieu de traduire les mots, il traduit les tournures et toujours avec beaucoup d'adresse, dans une langue très vivante et qui suit les évolutions les plus récentes du langage. Tout en restant moins près du texte, il en donne une version plus fidèle, et qui est en même temps — détail caractéristique — moins longue que l'original. Ce travail est exempt du défaut commun à la plupart des traductions, qui consiste à avoir l'air de dater de vingt ans au moins au moment même de leur publication. En le comparant au texte français, nous avons d'ailleurs été étonné de voir le nombre incroyable de pièges et d'embûches que pouvait receler le « sobre » Flaubert pour un traducteur. Il est tout à l'honneur de M. Hajó d'avoir su si bien s'en tirer.

La nouvelle traduction, premier volume d'une série bon marché de romans classiques, a d'ores et déjà obtenu une grande diffusion et contribue ainsi puissamment à répandre en Hongrie le culte de Flaubert.

P. RÓNAL.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

VAJTHÓ László. — *Magyar Irodalmi Ritkaságok*. (Curiosités de la Littérature Hongroise), I-XIV vol. Budapest, Egyetemi Nyomda, 1930-1933.

L'Académie Hongroise et la Société Kisfaludy ont beaucoup fait pour éditer les anciens textes de la littérature hongroise; mais nous sommes encore loin de posséder tous nos anciens textes dans une édition moderne. Après la guerre cette œuvre de nos sociétés s'est ralentie, surtout pour des raisons économiques. Alors un professeur de lycée, qui a écrit aussi des ouvrages de critique et des poésies très délicates, qui a fait des traductions françaises et allemandes, M. László Vajthó, a réussi à convaincre ses élèves de la nécessité des éditions de ce genre. Ces élèves sont de vrais éditeurs, parce qu'ils ont épargné, sou par sou, la somme nécessaire pour faire imprimer un « livre » et parce que ce sont eux qui copient les textes à éditer, qui expliquent les mots vieilliss, etc. L'entreprise de M. Vajthó est importante, non seulement au point de vue de l'histoire littéraire, mais aussi comme méthode